

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 28

Artikel: Joyeuse partie
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199456>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Joyeuse partie.

Samedi, midi. Le thermomètre marque 30 degrés à l'ombre. Toute la famille est à table.

LE PÈRE. — Dites-moi, nous n'allons pas nous rôtir demain en ville. A six heures, tout le monde sur le pont. Nous irons dîner dans les bois. Ça y est, les enfants ?

LES ENFANTS, en chœur. — Oh ! oui, papa. Oui, papa ! Iou ! iou !

LEON. — Moi, je prendrai mon filet à papillons.

ERNEST. — Oh c'est ça ; quelle drôle de manie, avec tes papillons. Moi je prendrai mon flobert. Les papillons, c'est bon pour les petites filles.

HÉLÈNE. — C'est bon pour les petites filles ! Quel aplomb ! D'abord les petites filles valent bien les garçons. N'est-ce pas, maman ?

LA MAMAN. — Allons ! C'est bon maintenant. N'avez-vous pas assez disputé. Oh ! quels enfants !

LE PÈRE. — Dis-moi, Louise, nous prendrons un saucisson, et un gros. Il te faut bien le cuire. Le dernier que nous avons mangé n'était décidément pas assez cuit.

LA MAMAN. — Peut-on dire ! Il était excellent. Mais quand on parviendra à vous contenter.

LE PÈRE. — Quant aux pâtés, j'irai moi-même les acheter, tu ne sais pas les choisir.

LA MAMAN. — Va acheter tes pâtés ; cuis toi-même ton saucisson ; il n'y a de bien fait que ce que tu fais.

HÉLÈNE. — Maman, si Ernest prend son flobert, je ne vais pas avec vous. Il est tellement imprudent que j'ai toujours peur d'un accident.

ERNEST. — Oui, je le prendrai. Si ça ne te va pas, eh bien, reste à la maison.

LE PÈRE, impatienté. — Avez-vous fini de vous quereller. Il n'y a pas à discuter ; tout le monde viendra. Vous savez, ce que je veux...

Voici deux heures, je vais au bureau. C'est entendu, Louise, un gros saucisson, et bien cuit. Quant aux pâtés...

LA MAMAN. — Oui, oui, oui, c'est en règle ; on le cuira jusqu'à ce qu'il fonde, ton saucisson.

Samedi, minuit et demi. Madame est couchée, mais ne dort pas. Elle attend la rentrée de monsieur et murmure :

Oh ! ces hommes ! ils n'ont pas de raison. Il sait que nous devons nous lever demain matin de bonne heure. N'aurait-il pas pu, pour un soir, laisser son café, son éternel café !

Monsieur rentre ; il pense : Faisons doucement, pour ne pas réveiller ma femme, sans ça, gare l'avverse.

MADAME, d'une voix aigre. — C'est toi, Henri ?

MONSIEUR, dans le vestibule. — Aïe ! pincé ! — Oui, c'est moi, chérie, que veux-tu ?

MADAME, en colère. — Est-ce les heures de rentrer ? Minuit et demi. Et tu veux que nous nous levions de bonne heure. C'est bon pour toi, qui peux rester au lit jusqu'au dernier moment. Tu sais, ton dîner dans les bois, je m'en passe. Ce qui me plairait le mieux, le dimanche, c'est de rester ici, pour ne reposer, quand vous n'êtes plus là. Quelle vie vous me faites, pourtant !

MONSIEUR. — Enfin, voyons, c'est bien du bruit pour peu de chose. Je veux assez me lever demain matin, et je t'aiderai à tout mettre en ordre avant de partir. A propos, le saucisson est-il cuit ?

MADAME. — Comment, tu as encore le toupet de me parler de ça, à ces heures ?... Et tes pâtes ?

MONSIEUR. — Oh, pristi ! je les ai oubliés !

MADAME. — Eh bien, c'est du joli. Oh ! voilà, monsieur était plus pressé d'aller faire sa par-

tie de cartes. Le café d'abord, la famille après, s'il en reste.

MONSIEUR. — Ah ! ça, Louise, tu m'ennuies, à la fin. J'irai demain matin chez le charcutier. Assez babillé, maintenant, je veux dormir.

MADAME s'est retournée contre la muraille. Ils s'endorment bientôt sans avoir réciprocquement échangé le traditionnel « bonne nuit ».

Dimanche. Cinq heures trois quarts du matin. Madame prépare le déjeuner.

ERNEST. — Maman, il manque un bouton à mon pantalon du dimanche.

LA MAMAN. — Tu n'aurais pas pu me le dire hier soir. Je n'ai pas le temps de te le recouvrir à présent.

LEON. — Maman, les semelles de mes souliers sont trouées. Je ne puis pas aller comme ça.

LA MAMAN. — Ah ! vous m'ennuyez à la fin.

HÉLÈNE. — Maman, la blanchisseuse a-t-elle apporté ma taille ?

LA MAMAN. — Comment, toi aussi ! Mais tu sais bien qu'il était entendu que tu l'irais chercher hier soir. Arrange-toi.

JE NE SAIS PAS CE QUE CE FEU A CE MATIN ; IMPOSSIBLE DE LE FAIRE BRÛLER. C'EST TOUJOURS ÇA ; IL SUFFIT D'ÊTRE PRESSÉ...

LE PÈRE, criant. — Louise !... Louise ! (criant plus fort.) Louise !

LA MÈRE. — Bon, voilà le gros, maintenant. Voilà, voilà, qu'y a-t-il ?

LE PÈRE. — Il y a demi-heure que je t'appelle ; je crois bien que tu es sourde. Quelle chemise m'as-tu donnée-là ; le col me serre trop ; je ne puis pas la mettre. Il ne me reste pas une chemise convenable.

LA MAMAN. — Comment, tu en as encore trois douzaines, presque neuves, et celle-ci est une des dernières qui aient été faites.

LE PÈRE. — C'est égal, je ne puis aller comme ça ; donne-m'en une autre.

N'êtes-vous pas bientôt prêtes ; vous savez le tram part à six heures et demie. Si nous ne prenons celui-là, mieux vaut rester à la maison.

LA MAMAN. — Etes-vous prêts ? Etes-vous prêts ? C'est bientôt dit, quand on n'a rien d'autre à faire qu'à s'habiller. Moi, je ne puis pas être prête comme ça.

LE PÈRE. — Je ne sais pas ce que les femmes ont tant à *bourgaler*, mais elles n'ont jamais fini.

Madame sort en frappant la porte.

Sept heures. A la station du tram.

LE PÈRE, fâché. — Je savais bien que nous manquerions notre tram. A présent, nous aurons toute la chaleur pour monter ; ce n'est plus un plaisir.

ERNEST. — Ma foi, ce panier est trop lourd ; je ne puis le porter tout le temps. Il faut que Léon le prenne un moment.

LEON. — C'est ça, je ne puis pas tout porter ; j'ai déjà l'habit de papa.

HÉLÈNE. — Qu'est-ce que tu as, maman, tu fais la mine ?

LA MAMAN, froidement. — Ce que j'ai ? Ce que j'ai ? J'en ai assez de vivre avec ton père.

Dix heures ; sur la grande route poussiéreuse. Le soleil est brûlant. Toute la famille transpire à grosses gouttes et lutte vainement contre les taons.

LA MAMAN, nerveuse. — Je ne comprends pas qu'on puisse se promener comme cela en plein soleil. Il n'y a pas un arbre le long de cette route. Le joli plaisir, ma foi.

LE PÈRE. — C'est bien ta faute. Si nous

avions pu partir avec le tram de six heures et demie, nous serions déjà dans les bois. C'est toujours ça ; avec les dames, on ne pourra jamais rien faire.

LA MAMAN. — Oh ! dis, dis seulement. Ça ne me touche guère ; il y a longtemps que je sais à quoi m'en tenir.

HÉLÈNE. — Maman, j'ai mal à la tête.

LA MAMAN, de plus en plus nerveuse. — Eh bien, ôte-la.

Midi. En plein bois.

LE PÈRE, occupé à couper le saucisson. — Cette fois, il est trop cuit, ce saucisson ; il se démolie tout. Qu'on ne puisse pourtant pas obtenir un juste milieu.

LA MAMAN. — Ah ! ils sont jolis tes pâtés ; ils ont coulé dans le sac ; toute la gélatine est fondue. Une jolie papette.

LEON. — Papa, je suis mal assis ; je glisse tout le temps.

LA MAMAN. — Ton père n'a jamais su choisir les coins un peu potables pour y pique-niquer. Il s'installe n'importe où. Pourvu que ça lui plaise, c'est tout ce qu'il lui faut.

LE PÈRE. — C'est ça, toi, appuie encore ce petit bête, qui ne sait jamais où il est bien. S'il n'est pas content, qu'il s'en aille. On ne peut pas faire des bois exprès pour vous.

Sept heures du soir. Sur la longue route poussiéreuse.

HÉLÈNE. — Maman, je suis fatiguée, je ne puis plus marcher. Papa va trop vite.

LA MAMAN. — Papa ne s'occupe pas de cela ; il faut le suivre. Les hommes, c'est comme ça, ma chère.

LE PÈRE. — Qu'est-ce qu'elle a encore à réclamer cette petite *piorne* ? Ne me parlez pas des enfants d'aujourd'hui.

Huit heures. Dans l'escalier de la maison.

LE LOCATAIRE DU PREMIER. — Alors vous revenez de course. Et puis, avez-vous eu du plaisir ?

LA MAMAN, avec un grand soupir. — Ouh !... beaucoup !...

Oh ! les beaux dimanches d'été, où grands et petits, fuyant la ville, s'en vont mettre le couvert sur les verts tapis de mousse, brodés de fleurettes multicolores, à l'ombre mystérieuse des grands bois embaumés de l'arôme enivrant des fraises et des mûres et tout vibrants de chants d'oiseaux et de bourdonnements d'insectes aux ailes de gaze, aux écaillles étincelantes ! Oh ! les beaux dimanches d'été !

J. M.

Ni trop, ni trop peu.

Nous lisons, dans un de nos journaux, l'entrefilet suivant :

DENENS. (Corr.) — Lors de l'incendie de Monnaz, les pompiers de Denens, dans leur précipitation, sont partis au feu sans prendre la pompe. Arrivés à Monnaz, ces pompiers sans pompe ont attendu vainement l'arrivée de leur instrument de combat. Celui-ci était resté à Denens, devant le local ; il y est demeuré jusqu'au lendemain à midi.

Le trait est charmant. Du zèle, il en faut, mais pas trop. Braves amis de Denens !

Ce fait nous a remis en mémoire la lettre suivante, que nous adressait un de nos abonnés d'Orbe :

« Si l'on en croit la chronique, le fait se passait lors de l'incendie de Premier (septembre 1884). La pompe d'une localité voisine partit